

Nous rappelons encore et toujours que "Libertaire" n'ayant pas de ressources inavouables ne peut vivre qu'aidé de tous. Compagnons à l'œuvre pour garder vivant notre organe.

Administration : HENRI DELECOURT
Chèque postal : Delecourt 691-12
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

Rédaction : J. CHIAZOFFE
9, rue Louis-Blanc, Paris (10°)

ABONNEMENTS

FRANCE ÉTRANGER
Un an... 12 fr. Un an... 18 fr.
Six mois... 6 fr. Six mois... 9 fr.
Trois mois... 3 fr. Trois mois... 5 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

LA GUERRE ET LA PAIX

Par Sébastien FAURE

Les événements qui se déroulent au Maroc, portent à l'ordre du jour l'étude de cette question toujours d'actualité : la Guerre et la Paix.

En civilisation capitaliste, il y a deux partis, comme il y a deux classes : et ces deux partis : le parti de la Guerre et le parti de la Paix, correspondent exactement à ces deux classes : la classe capitaliste et la classe ouvrière.

La classe capitaliste est pour la Guerre contre la Paix ; la classe ouvrière est pour la Paix contre la Guerre.

Je ne veux pas dire qu'il suffit d'être capitaliste pour être partisan de la Guerre et que, ainsi le Parti de la Guerre embrasse tous les capitalistes sans exception. Je n'entends pas, non plus avancer qu'il suffit d'être ouvrier pour être partisan de la Paix et que, ainsi, le Parti de la Paix englobe tous les ouvriers, sans exception.

Je sais que quelques bourgeois sont de fervents amis et même des apôtres zélés de la Paix ; et je n'ignore pas que beaucoup de prolétaires sont — hélas ! — de farouches bellicistes, admirant l'Armée, acclamant le Drapeau et, à l'occasion se battant avec frénésie contre d'autres prolétaires.

Mais « bourgeois pacifistes » et « bellicistes ouvriers » se mettent, les uns et les autres, en contradiction avec leurs intérêts de classe.

Que la Guerre soit hâssable et la Paix désirable, c'est une vérité qui, de nos jours, n'est plus contestée par quelques fanatiques crétinisés, fermés à toute observation et à tout raisonnement.

Seulement, la Guerre comporte des profits et des pertes et la monstruosité de 1914-1918 a prouvé une fois de plus et, cette fois-ci, avec un incontestable éclat, que, quelle que soit l'issue de la Guerre, la classe capitaliste est toujours gagnante et la classe ouvrière toujours perdante.

Dès lors, il est tout indiqué et en quelque sorte fatal que les capitalistes forment, dans l'ensemble, le Parti de la Guerre et que les prolétaires forment, dans l'ensemble, le Parti de la Paix.

Est-ce clair ?

En fait, il en est ainsi. Car si je veux définir ce qu'il faut entendre par le Parti de la Guerre, je ne puis le désigner mieux que par ces mots : « C'est le Parti de ceux qui bénéficient de la Guerre, ont intérêt à la préparer, à l'organiser et à la faire, pour qu'ils en tirent profit avant, pendant et après ».

D'où l'on peut inférer logiquement que le Parti de la Paix, ce doit être et c'est le Parti de ceux qui, ayant tout à perdre et rien à gagner dans la Guerre, ont intérêt à l'éviter, à l'empêcher et à ne pas la faire, parce qu'ils en pâtissent avant, pendant et après ».

Les Gouvernements, diplomates, soldats de carrière, fonctionnaires d'Etat, gens de commerce, d'industrie et de finance, rentiers, propriétaires et aussi toute la tourbe de politiciens, d'affairistes, de journalistes, d'écrivains, d'artistes qui grouillent le culle odieux de la Force et l'attachement hypocrite à ce que les Maîtres appellent « la Patrie », sont les éléments constitutifs du Parti de la Guerre. Il est naturel qu'ils traitent de criminels et accablent sous les rigueurs de leur Loi, les subversifs qui, dénonçant la Guerre comme un crime et une folie — crime de la part des Gouvernements qui la déclenchent et folie de la part des Peuples qui consentent à la faire — veulent enlever à ces parasites le pain de la bouche.

Par contre, toute la classe ouvrière, toute la population qui produit, travaille de la ville et de la campagne, prolétaires des bras et du cerveau, tous ceux dont l'effort manuel ou intellectuel contribue à pourvoir la vie, à l'embellir, à la rendre pour tous saine, libre et heureuse, tous ceux-là, absolument tous, doivent être les éléments constitutifs du Parti de la Paix.

Il est du devoir de se refuser à toute production et à tout travail tendant à favoriser ou à permettre la guerre ; il est du devoir de mener contre celle-ci une croisade ardente et inlassable ; il est du devoir de tout mettre en œuvre pour soulever la conscience publique contre une menace de guerre même lointaine ; il est du devoir, quand cette menace s'accroît et préseigne un conflit imminent, de redoubler d'efforts pour empêcher ce conflit ; si, malgré tout, la guerre éclate, il est du devoir, non seulement de ne point participer eux-mêmes à la guerre, mais de ne point, sous quelque forme que ce soit, mais encore de tout faire pour la rendre impossible, enfin, si les hostilités s'engagent, il est du suprême devoir de tenter tout le possible pour y mettre fin.

Si le Parti de la Paix apportait à la lutte contre la guerre autant d'activité, de méthode et de persévérance que le Parti de la Guerre en apporte à la lutte qu'il mène contre la paix, l'issue ne serait pas douteuse.

Mais ce redoutable problème de la guerre ou de la paix ne peut être enfoncé dans le cadre étroit où se cantonnent et s'agitent les pacifistes bourgeois. Réfléchir en termes passionnés les horreurs de la guerre, exalter la haine de

celle-ci et l'amour de la paix, c'est bien. Dénoncer l'imprévoyance et l'incapacité, en temps de guerre, des chefs responsables, l'aveuglement des diplomates, la mauvaise organisation des services de ravitaillement, de santé, d'armement, d'équipement, de transport, c'est utile.

S'élever avec indignation contre la censure, le bourrage de crânes, le favoritisme, l'embusquage, le gaspillage des vies humaines, c'est encore bien. Protester contre l'enrichissement scandaleux des profiteurs à qui les fournitures aux armées, la fabrication des engins destructeurs et les spéculations les plus abominables sur le prolongement du massacre permettent de ramasser des millions dans la boue et le sang du carnage, c'est encore mieux.

Se lamenter sur l'existence effroyable des soldats condamnés à vivre dans l'angoisse morale et la saleté matérielle des tranchées, exposés à tout instant à la mort ou à la mutilation, devenus incurables au retour dans leurs foyers et, pour comble, frappés par la suite de tous les oublis et de toutes les ingratitudes de ce n'est pas inutile.

Établir la preuve et propager la conviction que la guerre, actuellement, a toujours des origines et des fins capitalistes, dont le prolétariat, par son travail et son sang, supporte tous les frais, c'est encore mieux.

Tout cela contribue à frapper la guerre de malédiction et à déshonorer le Parti de la Guerre ; mais c'est insuffisant, c'est peu ; ce n'est presque rien.

Ce qu'il est indispensable de comprendre pour lutter efficacement contre la guerre, c'est que la guerre est une calamité qui découle inexorablement du fait de la lutte des classes, laquelle, par la lutte des classes, divise les hommes ; sur le terrain économique, en riches et pauvres et, dans le domaine politique, en gouvernants et gouvernés.

Les uns : riches et gouvernants, qui forment le Parti de la Guerre, ne peuvent être abattus que par les autres : pauvres et gouvernés, qui forment le Parti de la Paix.

C'est en ces termes positifs, qui s'inspirent de l'époque historique que nous vivons, que le problème à résoudre se pose.

Donc, la guerre est inhérente au capital et à l'Etat. Et quoique ce soit pour celui-ci et celui-là (à plus forte raison pour les deux) est pour la guerre. Il se peut qu'il soit occasionnellement contre elle ou telle guerre (c'est le cas du Parti communiste qui, pour des fins politiques trop manifestes pour qu'on ne les perçoive pas, est contre la guerre du Maroc) mais il n'est pas contre toutes les guerres et il se peut que, contre la guerre d'aujourd'hui, il soit pour la guerre de demain.

La paix, elle, ne peut être réalisée et définitivement établie que par la suppression de l'Etat et du Capital.

C'est pourquoi les adversaires de ces deux institutions : les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires — sont actuellement les seuls à constituer la force la plus révolutionnaire et le Parti de la Paix, qui ne font qu'un.

Sébastien Faure.

La grève des Banques

Les grévistes ont résisté à l'ultimatum patronal du 31 août. Les Administrations postales restent depuis cette date de plus en plus intraitables. Les conversations avec le ministre du Travail ont été nombreuses, cordiales et inutiles.

Nos Directions ont tout essayé pour nous vaincre : elles espéraient pour lundi de nouvelles rentrées en masse. Leur calcul a été déjoué. Les employés de banque en grève sont décidés à aller jusqu'au bout, malgré la malveillance du Gouvernement et de la Presse. Les patrons croient encore pouvoir compter sur des divisions de l'élément au sein du Comité de grève ; ils se trompent. Le front unique, réalisé depuis le commencement du mouvement, continuera jusqu'à la victoire.

Aucune lassitude chez les grévistes. Ils ne veulent à aucun prix abandonner la lutte avant d'avoir obtenu satisfaction. Ils ne rentreront pas individuellement mais en bloc. La province aussi manifeste la volonté de ne pas rentrer vaincue.

Les banques qui ont employé toutes les manœuvres possibles pour briser la grève, qui ont entretenu chez les ministres des conversations journalières de deux heures pour n'aboutir qu'à opposer un refus catégorique aux revendications ouvrières ont voulu, avec la complicité du Gouvernement, la prolongation de la grève : n'est-ce pas manifeste maintenant ?

Où trouver la solution du conflit ? On a parlé d'arbitrage. Il semble qu'à l'heure actuelle c'est la solution envisagée par le Gouvernement. Les grévistes ont l'air disposés à accepter les décisions d'un arbitre. Les banquiers que diront-ils, eux ? L'arbitrage ferait quelque chose de bien pour les travailleurs ? J'en doute.

Nous jugerons après la grève. Pour le moment, il faut nous résigner à ne pas parler des sujets qui pourraient diviser les grévistes, et par conséquent servir le capitalisme.

Quand nous serons rentrés, le tiraillement des événements actuels les enseignements qu'ils comportent, et nous pourrions parler tout à notre aise sur la technique des grèves. En attendant, l'heure est encore à la lutte et à la résistance active.

R. P.

REDEMPTION

Jadis, il suffisait d'évoquer l'injustice,
De clamer, les malheurs des peuples asservis
Pour que superbe et fier se montrât dans la lice
Le lion aux appétits d'annexer inassouvis.
Pauvre lion populaire ! Hélas ! il se croit libre,
Il ne s'ennuie de rien, son âme s'ennuie,
Les crimes ne font plus sa gloire sa fibre.
Las ! le lion s'est changé en descente de lit !

On peut assassiner les révolutionnaires,
Les saboteurs ont beau jeu, le peuple ne dit rien.
C'est vraiment l'âge d'or pour tous les marchands
Préparant au grand jour leur vaste « coup de chien ».
La guerre est éternelle et le sang coule, coule ;
Moloch n'a pas fini son immense repas.
Les mamans d'aujourd'hui de gloire semblent saoules
Et laissent, sans frémir, dévorer tous leurs gars.

O ! sublime Beauté des révoltes antiques,
Nos cœurs inconsolés te verront-ils un jour ?
Connaîtrons-nous enfin les heures magnifiques
Où les hommes vivront d'impassible amour ?
Nous voulons conserver intacte dans nos âmes
L'espérance en un lion superbe et réveillé
Qui jettera Moloch et l'Etat dans les flammes
Pour faire place, enfin, au Monde rédimé.

LOUIS LOREAL.

La farce macabre

Prisonniers

Il y avait les convois de prisonniers. Ils étaient entassés dans des wagons à bestiaux, gardés par des sentinelles baïonnette au canon, et ils vus regardaient avec des yeux de bêtes que l'on mène à l'abattoir, parce qu'on leur avait dit que les Français fusillaient tous les prisonniers.

Les soldats se précipitaient aux portières pour les voir. Il y en avait qui leur lançaient des quolibets, histoire de rire à leurs dépens. D'autres leur montraient le poing, faisant : « Houl ! houl ! disaient. Kapout ! avec l'accompagnement d'un geste significatif, et ils traitaient pour finir de sales boches ».

Bien qu'ils fussent désarmés, et rendus inoffensifs par la présence des sentinelles, les civils se tenaient toujours à une certaine distance. Des femmes leur jetaient des pierres, des hommes lançaient bravement de gros crachats dans leur direction.

Lorsqu'un projectile ou un crachat atteignait son but, il y avait des explosions de rires dans la foule. Si une pierre faisait couler le sang sur la figure de l'un des prisonniers, la joie des civils devenait du délire.

Il y avait des gens qui disaient qu'on aurait dû les faire sortir en un des wagons et les abandonner à la foule. Alors, on les aurait déchirés avec les ongles et les dents. Ensuite, ils auraient été achevés à coups de pieds et de bâtons.

Quelquefois, il y avait un soldat qui disait : « Ce sont des hommes comme nous, après tout, et ce sont les capitalistes de chez eux qui les envoient contre nous. » Le soldat parlait ainsi parce qu'il avait lu cela dans un journal socialiste avant la guerre, ou parce qu'il l'avait entendu dire par quelqu'un, mais il n'était pas très bien sûr de ce qu'il avançait ainsi, sans avoir jamais cherché à approfondir cette question.

Il y avait toujours un homme pour raconter une anecdote. Celui-ci disait : « Une fois, il y avait un boche qui était blessé. On l'avait assis par terre, près d'un poste de secours. Les pansements de sa tête étaient tout pleins de sang, et à tous ceux qui passaient, il montrait sa bouche pour demander à boire ».

Personne ne s'occupait de lui. Mais il y a eu une espèce de couillon qui s'est approché du Boche avec un quart d'eau, et lui le lui a présenté. Le Boche avançait déjà les pattes et les lèvres pour boire. Alors, moi, je suis venu en douce derrière le couillon, et j'ai foutu dans le quart d'eau un coup de godasse qui l'a envoyé promener à plus de deux mètres de là. Le couillon m'a engueulé, et m'a traité de con. Mais si tu avais vu la bouillotte du Boche, mon vieux, tu te serais crevé de rire... »

Presque tous les prisonniers étaient nuyés, parce qu'on leur avait pris leur casque ou leur calotte en guise de trophées. Ceux qui détenaient ces coiffures, les montraient en disant qu'ils les avaient prises à des Allemands après les avoir tués de leur propre main sur le champ de bataille. Les gens de l'Arrière qui les regardaient avaient pour eux des regards pleins d'admiration envieuse.

On arrachait aux prisonniers les boutons qui restaient encore à leur veste. Certains soldats avaient de ces boutons pleins leur poche et plein leur musette. Des civils leur en achetaient pour avoir des souvenirs de la guerre.

On racontait des histoires de Sénégalais et de Marocains qui s'occupaient des têtes des nez et des oreilles de boches, et cela faisait beaucoup rire les civils, parce que le narrateur ajoutait que les soldats exotiques mangeaient cette viande à la croque au sel.

Il y en avait un qui disait : « C'était un Sénégalais qui avait eu une jambe arrachée par un éclat d'obus, et l'on s'attendait à ce qu'il meure d'un moment à l'autre. On l'avait mis dans un wagon où se trouvait déjà un Boche, blessé, lui aussi. Le lendemain, le Boche était crevé, parce que dans la nuit, le Sénégalais s'était traîné sur le ventre et était venu crever la gorge du Boche avec ses dents ».

Cette histoire faisait son chemin comme beaucoup d'autres, et chaque fois qu'un nouveau soldat la racontait pour l'avoir entendue dire à des camarades, il jurait sur l'honneur avoir vu de ses propres yeux, le Boche et le Sénégalais.

Brutus Mercereau.

La Répression en Algérie

La justice — c'est ainsi qu'on qualifie cette ignoble institution dont le rôle est de condamner les innocents — est encore plus féroce en Algérie qu'en France, et lorsque l'on se permet de l'autre côté de la Méditerranée d'avoir des sentiments anti-gouvernementaux, immédiatement les pattes crochues de la valetaille policière s'abatent sur vos épaules et ne vous lâchent plus. C'est probablement que le Maroc n'est pas loin et aussi parce que le mouvement de protestation est moins puissant que les vieux birbes de la Magistrature s'acharnent sur leurs victimes.

Un camarade, Julien Peythieu, s'était permis de faire part de ses impressions sur la guerre marocaine à quelques amis. Hélas, les oreilles policières sont sensibles et un écho de la conversation arriva jus qu'aux autorités gouvernementales. Julien Peythieu fut arrêté à Oran, le 23 juillet dernier.

Il passa en correctionnel où au mépris de toute légalité, on ne lui donna aucune possibilité de se défendre, en lui refusant le concours d'un avocat. Il fut condamné à DEUX ANS DE PRISON. Il fit appel à ce jugement inique, mais les juges de la Cour d'appel d'Alger ne valent pas mieux que leurs confrères de la Correctionnelle d'Oran. La condamnation fut confirmée, et Julien Peythieu fera ses deux années de prison.

Mais il nous semble qu'une circulaire ministérielle donnait ordre à MM. les Prêtres de faire bénéficier du régime politique ceux des détenus ou des condamnés pour faits relatifs à la guerre marocaine. Or Peythieu fut condamné pour « provocation de militaires à la désobéissance », et il est toujours à régime du droit commun. Qu'attend-on pour le mettre au régime auquel il a droit. Nous espérons qu'il sera suffisant de signaler le fait pour qu'immédiatement notre ami ait satisfaction et bénéfice de tous les avantages et prérogatives des détenus politiques.

Choses vues

Ce matin, des camions militaires passaient avec fracas, sous l'œil attristé des curieux surpris. Ces camions transportaient non des jeunes gens exubérants de gaieté, mais ce que Victor Méric appelait l'« armée à l'arrière ».

Précédant avec fatigue ces voitures précieuses, des centaines de soldats marchaient avec une indifférence purement animale. La sueur coulait de leur front avec abondance ; les épaules courbées sous le harnais patriotique, les futurs vainqueurs de la colonie africaine, dociles instruments de leurs maîtres, avaient l'air de pleurer.

Les sous-officiers qui les accompagnaient ressemblaient à des malheureux. Compréhendaient-ils leur rôle inhumain ? Derrière cette petite troupe française, des agents cyclistes protégeaient ceux que la mort abattrait peut-être dans le Rif.

Nos vieux ans étaient meurtris par ce très douloureux spectacle.

Notre cœur tant éprouvé battait à la vue de ce spectacle avec trop de pulsations. La sensibilité est le lot des faibles, des tendres exacerbes.

Tout le long du cours lourdement parcouru par les camions, les volontaires de la civilisation bourgeoise le soleil faisait miroiter les poussières, ce pendant que les anciens combattants oublièrent les horreurs de la dernière guerre, et qu'à Genève, où repose Jean-Jacques Rousseau, les renégats contemplanter le grand lac.

De temps en temps, les portes des démons s'ouvraient, des femmes navrées, sans plus, y apparaissaient.

Aux diverses exclamations des ménages, un homme bien renseigné par la vie répondait sans lassitude : « Mesdames, ce n'est pas la paix qui est venue, c'est la guerre ! »

Antoine ANTIGNAC.

VOIR EN SECONDE PAGE LE COMPTE RENDU DE LA REUNION DE BEZONS

LA CRISE DE L'ANARCHISME

Réflexions sur ses causes et ses remèdes

La guerre fut un grand mal, qui aurait pu devenir un grand bien, si, des événements sociaux qui se sont écoulés depuis 1914, nous étions en mesure de tirer tous les enseignements qui logiquement s'imposent. En ce cas, il est indéniable que nos progrès, en tant que force sociales et révolutionnaires, auraient été beaucoup plus grands qu'ils ne le sont en réalité.

A une époque, où pas une année ne s'écoule sans qu'éclatent plusieurs insurrections, ou révolutions sanglantes, pouvons-nous affirmer que les anarchistes aient su parfois exactement ce qu'ils voulaient et comment ils comptaient l'obtenir ?

Non, car bien qu'ils fussent, presque partout, les éléments les plus ardents et les plus actifs à propager l'esprit de révolte, les anarchistes furent toujours surpris par la tempête et constamment ils en furent les premiers, pour ne pas dire les seules victimes.

Nous n'avons pas su développer notre théorie et l'adapter à la pratique.

L'avenir, pour nous, se présente sombre.

Cependant l'être des révolutions n'est pas encore close. De terribles, de formidables, d'incalculables bouleversements vont, très certainement changer la face du monde d'ici quelques dizaines d'années, peut-être même plus tôt. Quels que soient les pays où ces révolutions éclateront en premier lieu, les anarchistes y prendront une part active, sinon prépondérante.

Une fois de plus vont-ils être les victimes de cette révolution qu'ils veulent sociale, et féconde en réalisations positives, ou vont-ils encore faire le jeu des partis politiques soi-disant avancés ?

Cela dépendra de leur attitude.

NON PAS DE LEUR ATTITUDE FUTURE MAIS IMMEDIATE.

Cela dépendra du caractère et de l'orientation qu'ils auront su donner à leur propagande et à leur action.

C'est pourquoi nous pensons que l'heure est enfin venue de s'atteler sérieusement à la besogne, afin de mettre un terme définitif à l'action et aux sacrifices stériles.

Examinons, maintenant, pour quelles raisons les anarchistes, même en Espagne et en Italie, où ils furent forts et agissants, ont eu partout, si peu d'influence réelle.

Tout simplement parce qu'ils avaient trop négligé d'étudier les problèmes qui leur auraient permis d'adapter leurs théories à la vie pratique ; et que, partant, ils ne savaient pas exactement ce qu'ils voulaient.

De plus ils étaient, partout, de ce fait, extrêmement divisés, éparpillés ; les uns croyaient en la Révolution, les autres n'y croyaient pas. Aucun d'eux n'était capable de préparer un terrain propice à empêcher l'autorité de reprendre pied, là où la colère populaire l'avait un moment anéantie.

Et tout ça, pour avoir, dans la plupart des cas, inutilement perdu leur temps à polémiquer, plus ou moins éloquentement, sur l'art de faire l'amour en commun, sur les vertus révolutionnaires de telle ou telle C. G. T., sur les qualités nutritives de certains végétaux, sur la théorie du moindre effort, etc., etc., ou encore, ce qui est pire, d'avoir alimenté la chronique de sales questions de personnalités, et toutes ces discussions et ces polémiques à perte de vue étaient, et sont encore — bien entendu — provoquées et entretenues dans l'intérêt supérieur de l'« ANARCHIE ».

Mais quelle anarchie prétend-on propager et défendre à l'aide de tels procédés ?

La réponse coule de source ; celle de la secte ou de la boutique.

Ce sont des discussions bizantines, ces procédés ridicules qui provoquent notre faiblesse ; c'est aussi cette confusion dans nos idées qui empêche l'anarchisme de devenir une force sociale puissante et redoutée.

D'aucuns prétendent que c'est un bien, que de cette façon on ne pourra jamais ni embrigader, ni enrégimenter au nom de l'Anarchie.

D'autres pensent que cet état de choses doit changer, que jusqu'ici nos énergies ont été mal dépensées et que, pour donner à notre mouvement sa véritable puissance, il devient impossible de confondre plus longtemps tous ceux qui se réclament de l'Anarchie, à tous ceux qui sont véritablement anarchistes.

A notre humble avis, nous ne pouvons plus, sans perdre une partie de nos forces, mêler notre action à celle des camarades qui croient que l'anarchisme est socialement irréalisable, que ce n'est et ne peut être qu'une spéculation philosophique, ou une force purement éthique, ni à l'action de ceux qui veulent nous obliger à être quand même, syndicalistes, naturalistes, végétariens ou pluralistes en amour. Que ceux qui considèrent que l'anarchisme doit, nécessairement être subordonné à une de ces branches, créent leur propre mouvement, nous n'en resterons pas moins bons amis et nous n'aurons pas à perdre notre temps en des causeries ou

discussions oiseuses auxquelles quarante années d'échange de vues n'ont encore apporté aucune solution.

D'autre part, si nous voulons œuvrer avec utilité, il faudrait aussi épurer nos milieux, en chasser les « rigolos » et ceux qui justifient et excusent le pillage de nos caisses et de nos œuvres, il faudrait créer une sorte de morale anarchiste afin que les anarchistes — tout au moins ceux appartenant à la « même tendance ou à la même organisation — puissent se rendre solidaires les uns des autres, qu'ils puissent avoir entre eux une confiance mutuelle, un fond de doctrine commun. Cela les mettrait à même de faire avantageusement face à leurs multiples ennemis qui, profitant adroitement de nos contradictions théoriques déformées nos idées et salissent nos militants.

Il ne faudrait plus par ailleurs, qu'il soit possible à des estampettes professionnelles de devenir des puissances occultes de notre mouvement, comme cela s'est produit, aussi bien avant la guerre, qu'au Libertaire quotidien.

Mais les conseils et les critiques même justes, ne suffisant pas, les conseillers devant être ici, les premiers payeurs. Voici quelle est notre conclusion :

Premièrement et avant tout il faut organiser le mouvement anarchiste, afin de créer cette force sociale avec laquelle les politiciens des partis ou des syndicats auront à compter. Mais dans cette organisation ce qu'il faut, surtout, c'est unir d'hommes qui tendent vers un même but et non disposés à suivre le même chemin ; chemin qu'ils devront choisir avant de partir pour éviter les disputes à chaque carrefour.

Et alors, ou bien nous serons des incapables et rien ne sera changé ; ou bien nous aurons la compétence nécessaire pour nous enrichir des enseignements précieux des révolutions récentes, et préparer utilement le terrain à la Révolution qui vient, emportant, hors de nos océans, parmi le peuple des bourgs et des campagnes, la simple et rude parole anarchiste.

S. FERANDEL.

Qui en veut de la prison bolcheviste ?..

Nous ne pouvons résister au plaisir de puiser dans la prose de l'entente cette petite coupe relative à la vie des prisonniers russes. Nous nous gardons d'y ajouter aucun commentaire, convaincus qu'après cette lecture tous les crève-d'faim de France et de Navarre vont s'orienter vers la Russie Rouge, dans l'espoir de se faire inscrire par les représentants de l'ordre bolcheviste.

C'est dans l'Humanité — qui est un journal sérieux — du lundi 7 septembre, que nous avons trouvé ce chef-d'œuvre d'information :

Il y a — oui, messieurs les anars — en U. R. S. S. encore des prisons. C'est apparemment parce qu'il y a encore des malheureux gens, et nous sommes curieux de voir comment on essaie au pays des Soviets de relever le moral des délinquants.

Nous nous rendons dans une prison de Moscou. Le directeur tout contrit de ne pas avoir été averti de notre arrivée consulte les billets dont l'interprète est porteur et nous pénétrons dans les ateliers.

D'abord le travail à la prison ne s'arrête pas. Trois équipes faisant huit heures chacune assurent aux machines le plein rendement. Je remarque tout de suite les détenus, la cigarette aux lèvres et le journal près d'eux. Ceux-là se reposent, nous les questionnons, voici ce qu'ils nous disent : « Deux fois par semaine nous assistons à une séance d'éducation morale faite par cinéma, une fois par semaine le lundi, nous avons théâtre ; nous pouvons fumer et lire les journaux tous les jours. Il y a dans la prison une bibliothèque où nous pouvons journellement nous rendre. Ceux de nous qui n'ont pas de métier en apprennent un ici. Nous gagnons le salaire moyen des ouvriers et le tiers seulement de ce salaire est retenu par l'Etat pour notre nourriture. Pour le reste nous en faisons ce que nous voulons, la plupart d'entre nous l'envoient à leurs familles. Au bout d'un laps de temps de quelques mois nous obtenons les permissions pour aller chez nous, pour ma part je viens de passer sept jours chez moi. Nous ne sommes jamais maltraités, jamais privés de nourriture, et des décrets se conduisent mal la seule répression c'est le changement de prison ou bien ils ne vont plus en permission. »

« L'HUMA » ET LES PRISONNIERS

« L'Humanité » de dimanche dernier 6 septembre a publié un tableau donnant le nom des nombreuses victimes de la répression, et c'est très bien.

Mais « L'Huma » a oublié une chose, c'est de donner la qualité des prisonniers, ce qui fait que le lecteur ignorant ou naïf est convaincu que les condamnés sont tous des communistes.

Or, il y a parmi eux de nombreux anarchistes, mais « L'Huma », en bon journal des masses, oublie de le dire et nous sommes, à regret, obligés de combler cette lacune et de le signaler.

Voilà qui est fait.

